LES

FEMMES ET LES FLEURS.

CINQUIÈME DISCOURS

PRONONCÉ

A L'OCCASION DE LA DISTRIBUTION DES MÉDAILLES,

AU CONCOURS DE LA TREIZIÈME EXPOSITION DE FLEURS DE LA SOCIÉTÉ ROYALE D'HORTICULTURE DE LIÉGE, LE 11 MARS 1838

PAR

LE PRÉSIDENT HONORAIRE DE LA SOCIÉTÉ,

MR. CH. MORREN,

PROFESSEUR ORDINAIRE DE BOTANIQUE A L'UNIVERSITÉ DE LIÉGE, DES ACADÉMIES IMPÉRIALE ET ROYALES DE BRESLAU, MADRID, BRUXELLES ETC. DES SOCIÉTÉS ROYALES DE BOTANIQUE ET D'HORTICULTURE DE BRUXELLES, GAND ETC., DE LA SOCIÉTÉ LINNÉENNE DE NORMANDIE, ETC.



LIEGE,

CHEZ H. DESSAIN, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

PLACE ST. LAMBERT.

1838.

Les Femmes et les Fleurs.

Messieurs,

Les Sociétés d'Horticulture de la Belgique et plus particulièrement les Sociétés Royales de Liège et de Gand, celles d'Anvers et de Bruxelles, etc. nous offrent aujourd'hui parmi les noms des sociétaires qui contribuent le plus efficacement à l'embellissement de nos fêtes florales, au progrès de l'art et au succès de l'immense commerce des plantes qui se fait dans notre pays, ceux de plusieurs dames qui se livrent elles-mêmes aux procédés si paisible de la culture ou qui dirigent par leurs connaissances ou leur bon gout, les travaux de nos serres et de nos orangeries. On ne saurait assez applaudir à leur zèle, car ces exemples méritent de trouver de nombreux imitateurs. Rien ne saurait, en effet, mieux s'allier que la femme et les fleurs; aucune harmonie n'est plus suave et plus gracieuse; la femme qui s'est toujours vu représentée par une fleur, dans tous les temps, dans tous les pays, par tous les poëtes, la femme qui n'est que dévouement et amour, comment n'aimerait-elle pas ces êtres délicats comme elle, comme elle doués d'une beauté ra-

3.

vissante et d'une grâce enchanteresse, ces êtres qui demandent, comme ses enfants, les soins de tous les moments et l'attention la plus soutenue. Mais aussi, si l'enfant récompense sa mère par le premier sourire que ses lèvres ont formé, (*Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem*,) la plante par la fraicheur de ses corolles et le parfum de ses bouquets, ne semble-t-elle pas sourire aussi à celle qui lui a prodigué ses soins ? Jamais femme ne fut athée ; on sait jusqu'à quel héroïsme d'abnégation, la femme peut porter le sentiment qui l'attache au créateur; mais les fleurs n'inspirent-elle pas aussi à ceux qui les aiment une sorte de culte ? Lorsque Bernard disait à la rose :

Tendre fruit des pleurs de l'Aurore
Objet des baisers du Zéphir,
Reine de l'empire de Flore
Hâte-toi de t'épanouir.

Que dis-je, helas! diffère encore
Diffère un moment de t'ouvrir ;
L'instant qui doit te faire éclore
Est celui qui te doit flétrir.

n'exprimait-il pas un amour véritable ? Cette vénération pour les beautés de la nature se trouve bien plus forte encore au fond de l'ame de la femme, cette fleur de notre ordre social. Oui, on conçoit les liens qui attachent les femmes aux fleurs ; mais qui mieux que l'histoire pourra nous convaincre de cette vérité ? Je tacherai de vous donner un exposé succinct du role que les femmes ont joué en horticultnre.

Les jardins de Sémiramis que le peintre anglais Martin a reproduits avec tant d'imagination sur ses toiles fantastiques, n'ont été inventés sans doute que par la poësie des temps homériques. Hérodote dans sa description de Babylone, ne parle pas de ces terrasses où l'architecture gigantesque aurait été rehaussée de tout l'éclat d'une riche végétation. Quinte Curce range

aussi les jardins de cette cité célèbre parmi les fables enfantées par l'ardente imagination des Grecs (1). Sémiramis elle même, suivant les écrits de Bryant (2), n'aurait jamais existé, et ce nom n'exprimerait d'après ceux de Granville Penn, que la contrée de Semarin. La prétendue reine Sémiramis pouvait être tout au plus une juive captive, comme Esther, amenée de la Samarie, son pays natal, et transportée avec une grande partie de ses compatriotes en Assyrie (3). Goguet pense que si l'on a célébré en termes si pompeux les jardins suspendus de Babylone, c'est qu'il y avait sans doute dans cette ville quelque colline ornée de terrasses arrangées en jardins et qui prêtaient aux exagérations de la poésie (4). Si l'on est forcé ainsi d'effacer le nom de Sémiramis de la liste des femmes célèbres qui se sont attachées aux progrès de l'horticulture, il n'en est pas moins probable que puisque toute fiction a quelque fond de vérité, les terrasses de Babylone doivent être rangées parmi les plus anciens jardins connus, parmi ceux qui prouvent que l'horticulture, comme l'a dit Delille :

Remonte aux premiers jours de l'antique univers ;

Car :

Dès que l'homme eut soumis les champs à la culture,
D'un heureux coin de terre il soigna la parure ;
Et plus près de ses yeux, il rangea sous ses lois
Des arbres favoris et des fleurs de son choix (5).

Les Romains et les Grecs avaient remarqué sans doute la haute influence que l'atmosphère exerce sur la vie des plantes ; ils l'attribuèrent dans leur mythologie à la puissance d'une

(1) Liv. XV. chap. 5.
(2) Bryant Ancienne mythologie.
(3) Gazette littéraire 1830. Voyez pour cette discussion d'où ce passage est en quelque sorte traduit, le *Loudon's Encyclopædia of gardering*. p. 9.
(4) Dict. des origines. Art. jardinage.
(5) Les jardins. Ier chant.

femme ; c'était Junon qui présidait à cette influence (1). La *magna mater*, Gaea ou Cybèle réglait aussi l'effet de la terre sur la végétation. Vesta signifiait ce feu, cette chaleur vitale qui selon l'énergique expression de Chartarius, répandue dans les entrailles de la terre, donne la vie à tous les êtres qui naissent d'elle (2). Les nymphes n'étaient que la représentation de l'influence des eaux sur les plantes. Celle de la nuit ou de la lune était attribuée à Artemis ou à Diane. Cérès présidait à la formation et à la maturation des fruits ; Perséphone ou Proserpine à la germination et au développement des graines (3). Pomone siégeait au milieu des vergers. La plupart des fêtes en l'honneur des plantes avaient des déesses pour objet ; ainsi, le 9 avril, se célèbraient à Rome les fêtes de Cérès. Le 28 du même mois (4) et particulièrement dans l'Asie mineure s'ouvraient les floralies en l'honneur de Flore, chez les Romains, et de Chloris chez les Grecs. Les tables étaient jonchées de fleurs ; des couronnes ombrageaient les têtes, et on courait les rues en chantant, et en agitant des flambeaux ; ce n'était pas seulement pour que Flore rendit fécondes les fleurs des champs, mais pour qu'elle étendit sa fécondité sur les vignes, sur les céréales et sur les arbres à fruit. En Sicile, on fêtait Proserpine aux fêtes des anthosphories qui ont pris leur nom des bouquets qu'y portaient les jeunes filles (5).

(1) Flora mythologica oder Pflanzenkunde in bezug auf mythologie und symbolik. von J. N. Dierbach. 1833 p. 3.

(2) Chartarius p. 97. Dierbach fl. myth. p. 6.

(3) Voy. pour la mythologie des fleurs, l'excellent ouvrage de M. Dierbach où tous les faits sont cités avec l'indication des sources.

(4) Selon les uns le 25, selon les autres le 28 (voy. Dierbach, ouv. cité p. 128). J'insérai en 1833, dans un journal consacré à la jeunesse, un article *sur l'origine des expositions de plantes en Belgique* (*Bon Génie*. 4me. année, N° 40, 31 mars 1833) signé MN, où je parle aussi de quelques uns de ces détails. Cet article a été imprimé récemment sans ma participation par la *Revue horticole* de Paris. (p. 524 N° 11 octobre 1837) et par d'autres journaux, et sans que les rédacteurs se soient mis en peine de citer la source où il l'avaient puisé. *Sic vos non vobis.*

(5) Dierbach p. 128-129.

Partout l'antiquité nous montre les fleurs associées aux femmes, les images des unes éveillant le souvenir des autres, des déesses présidant aux grands phénomènes de la vie végétale. Faut-il s'étonner après cela de voir des espèce de plantes consacrées plus spécialement aux cultes de ces divinités? Le saule pleureur était l'arbre de Junon, le saule blanc celui de Cérès la thesmophore ou la législatrice, le Frêne à fleurs qui produit la manne, celui de Némésis, la déesse vengeresse, le pin pignon celui de Cybèle, le myrte était l'arbre de Venus, l'olivier celui de Minerve, et l'if aux sombres rameaux était consacré aux Furies. Des plantes cultivées pour l'usage des hommes et leur servant de nourriture étaient encore dédiées à quelques unes de ces déesses; ainsi Venus avait sa poire dans notre poire commune, sa pomme dans notre poire de coing, comme pour indiquer que la culte de la divinité porte parfois des fruits aussi acerbes que ceux de cet arbre. L'orange était la pomme d'or des filles d'Hesper et la grenade la pomme de Junon; l'amande était le fruit de Cybèle et nos fèves le légume des mauvais génies. Les fleurs avaient aussi leurs allégories. Le safran était la fleure de l'aurore, notre iris odorant celle de la messagère de Junon. Le lys blanc que le christianisme a dédié aux vierges martyres était la fleur de la reine des Dieux; notre thym serpollet, l'humble verdure de nos montagnes, était consacré aux Muses. Les botanistes hésitent entre quatre espèces, quand il s'agit de dire quel est le kosmosandalon des anciens qui était la fleur de Cérès (1) Proserpine avait la violette. Des larmes que Venus versa pour Adonis sortirent les anemones, mais la déesse de la beauté avait encore pour fleur sacrée la jolie Agrostemme coronaire (agrostemma coronaria) et s'il, faut s'en référer à Pline, la plante à laquelle on donnait le nom de lèvres de Venus arrêtait les insectes par les fleurs armées d'épines. Quelque mo-

(1) *L'ophrys ferrum equinum* Spr. le *gladiolus triphyllus* Sibthorp, *l'Erigeron graveolens* Linn. et le *Passerina hirsuta*. Voy. Dierbach p. 139-142.

dernes y ont vu la cardiaire à foulon (1) dont l'illustre Decandolle est venu étudier la culture aux environs de Liége et de Verviers. Les botanistes philologues ont de bonnes raisons de croire que la fleur de Venus n'était pas la rose aux cent feuilles, mais que la reine des fleurs était dédiée à l'Amour. La gnaphale citrine, cette corymbifère de l'Europe méridionale, était la fleur de Diane (2). Le *Leontice chrysogonum* (L.) armé de ses jets en forme de fils devenait par cela même la plante d'Ariane. La germandrée maritime (3) dont l'odeur de citron et de mélisse est si agréable, naquit des larmes que la belle Hélène versa pour Canope, le pilote de Ménélas; et croirait-on que le jonc fleuri, le Butome ombelle (4), qu'on remarque en été aux bords de la Meuse, était la fleur consacrée par excellence à la déesse des fleurs, à Flore ou à Chloris.

On sait le pouvoir magique que Jupiter donna à Hécate, fille de Persée le titan. Magicienne et empoisonneuse, elle devait avoir à sa disposition les plantes malfaisantes. Voss dans son édition des œuvres d'Hésiode à chanté en vers allemands la composition de ce jardin botanique toxicologique (5). Dierbach a énumeré ces espéces où l'on voit figurer la belladone, la morelle noire, l'aconit et cette bello Azalée de l'Hellespont, aujourd'hui en fleurs à notre exposition, dont le nectar avait servi aux abeilles pour fabriquer ce miel délétère qui fit tant de mal aux soldats de Xenophon dans la fameuse retraite des dix mille. Medée avait aussi son jardin de plantes magiques parmi lesquelles on a fait figurer le colchique d'automne, le carthame, l'anchuse tinctoriale etc. (6). Circée affectionnait la mandragore (7).

(1) Ordinairement *chardon à foulon* (Dipsacus fullonum) le cherdon des Liégeois

(2) *Gnaphalium stœchas* L.

(3) *Teucrium marum* L. Les chats se roulent sur cette plante avec délices.

(4) *Butomus umbellatus* (L.)

(5) Voss Hesiod's werke. p. 315. (910 ff) Dierbach. Flora mythologica p. 195.

(6) Voyez leur énumération dans Dierbach. § 74.

(7) *Atropa mandragora* (L).

mais on sait aussi que si Ulysses but de la fatale liqueur qui avait métamorphosé ses compagnons en ours, en loups et autres animaux sauvages Minerve lui avait indiqué une racine qui lui servit de contrepoison ; Minerve avait, en effet, deux plantes de prédilection la *matricaria parthenium* et *l'agrimoine eupatoire* de nos champs. La fonction de Lucine et celle de la déesse Carna qui présidait au cœur, au foie et aux entrailles humaines, ne pouvaient manquer d'exiger l'emploi de plantes officinales, aussi voyons-nous le dictame de Crête et l'armoise en arbre (1) appartenir à la première, tandis que l'arbre aux fraises (2) était le végétal affecté à la seconde (3).

Au siècle d'Auguste l'amour pour les fleurs fut poussé jusqu'à la folie, mais la seule espèce qui occasionnait cette passion effrenée fut la rose. On pense généralement que ce fut en Egypte que les Romains puisèrent le goût pour la fleur de Cupidon ; Cléopatre paya, en effet, un talent égyptien ou plus de cent livres sterlings pour les roses qui parfumèrent ses parvis à l'un de ses soupers ; il y en avait une couche d'une coudée de hauteur (4). Singulière destinée des choses humaines ! Cette rose qu'Anacréon appelait le doux parfum des Dieux, la joie des mortels, le plus bel ornement des graces, cette rose si chère à Cléopatre n'en faisait pas moins tomber en défaillance, à son seul aspect une dame dont le docteur Capellini nous a conservé l'histoire ; celui-ci ajoute même qu'un jour la simple vue d'une rose artificielle portée par une amie de cette dame produisit sur elle le même effet.

La mythologie avait donné aux fleurs une déesse pour les protéger ; le christianisme rattacha aussi de bonne heure une

(1) *Origanum dictamnus* L. *Artemisia arborescens* L.

(2) *Arbutus unedo* L. du midi de l'Europe ; on en mange les fruits qui ressemblent aux fraises.

(3) On ne saurait mieux traiter l'histoire mythologique des plantes que ne l'a fait M. Dierbach dans sa *flora* que j'ai citée et d'ou j'ai extrait la plupart des faits cités dans cette partie de mon discours.

(4) Athenée. Voyez Loudon's Encyclopédie of Gardering, pag. 23.

pieuse tradition à la vierge des fleurs. Sous le règne de Dioclétien, Fabricius, le gouverneur de Césarée en Cappadoce, fit condamner à mort une jeune fille qui ne voulait ni se marier ni adorer les idoles; elle marchait courageusement au supplice lorsqu'un jeune homme qui l'avait entendu parler avec amour de l'époux divin auquel elle allait s'unir, lui demanda des fleurs et des fruits du jardin de cet époux si chéri. Dorothée les lui envoya en effet et le jeune homme frappé de ce prodige se convertit à la foi chrétienne (1). La Belgique a conservé ce souvenir, car elle a pris Ste. Dorothée pour la patronne des jardiniers et la Société de Botanique de Gand célèbre encore sa fête, le 6 février de chaque année, par ses riches expositions de fleurs. Il est digne de remarque que les Français, ce peuple si attaché au culte de la femme, aient méconnu le patronage de cette vierge martyre pour le donner à St. Fiacre ou St. Fêfre qui défricha les terres de Breuil dans la Brie (3). Nos anciennes Sociétés de jardiniers prenaient le nom de confréries de Ste. Dorothée et l'une d'entre elles existe encore à Bruxelles.

Vous rappellerai-je Clémence Isaure qui aimait les fleurs et la poësie; le trois du mois de mai est encore le jour où se célèbre à sa mémoire et à celle du collége du gai savoir, fondé avant elle, la fête des fleurs et des poëtes; alors,

L'amaranthe et l'humble violette,
Le souci palissant, l'églantine et le lis
Des poëtes vainqueurs sont encore le prix (4)

L'origine de ces jeux floraux date au moins de 1323 et les

(1) Bollandus 771, Vies des Peres, des Martyrs, par Butler, Lille 1834, tom. 2, pag. 470.

(2) Ibid. Tom. 12, pag. 516.

(3) Arnaud Abadie, les Pyrenées de la Bigorre, ch. I. Dict. des origines. jeux floraux.

sept *mainteneurs d'amors* possédaient à Toulouse un jardin qui portait leur nom. Vers 1388 la crainte d'un siége le fit détruire et les *mainteneurs* furent accueillis au Capitole, espérant toujours que leur propriété leur serait rendue un jour; ce fut, en effet, près d'un siècle après que Clémence Isaure rétablit l'institution; elle aimait tellement les fleurs qu'elle fit mettre dans son testament qu'avant la distribution des prix obtenus aux jeux floraux, on devait aller jeter des roses sur son tombeau (1). La rose qui s'allie d'ordinaire aux plus riantes pensées, à la beauté de la jeunesse, à la fraicheur du printemps, la rose, symbole de la pudeur et de l'amour, devient ici la fleur des tombeaux, sans doute parceque penchée sur sa tige, regardant la terre, elle nous rappelle aussi notre destinée et que l'*espace d'un matin* est pour elle comme pour nous tout le temps, toute la vie.

Lorsqu'après la renaissance des lettres, le goût des arts se répandit dans toute l'Europe, l'art de la culture participa de l'impulsion commune. Mais ce ne fut qu'au seizième siècle que l'horticulture dont on commençait à apprécier les bienfaits fut noblement encouragée par les Souverains. Une Princesse flamande, Isabelle, sœur de Charles Quint, et épouse de Christiern II, Roi de Danemarck, introduisit dans ce pays les plantes culinaires les plus utiles et fonda dans l'île d'Amac, vis-à-vis de Copenhague, une colonie de paysans flamands pour les cultiver (2). Cette heureuse innovation, due à cette vertueuse souveraine, eut la plus grande influence sur les progrès de l'agriculture et de la botanique en Danemarck, car dès 1600 Copenhague eut un jardin public médical annexé à son Université. Depuis cette époque, la science a compté un grand nombre de botanistes danois des plus célèbres.

S'il est beau pour la Belgique d'avoir à livrer ainsi à la

(1) Treneuil, art. Clémence Isaure, Biographie universelle. tom. 9 pag. 10.

(2) Van Hulthem. Discours sur l'agriculture. Ire édition, pag. 25.

reconnaissance des peuples du Nord le nom d'une de ses Princesses, notre pays peut citer encore avec orgueil les titres d'autres dames qui vers la même époque ont fortement contribué à répandre le goût des fleurs. Dodonæus nous a conservé les noms de deux dames qui au seizième siècle s'adonnaient avec succès aux belles cultures, Marie de Brimeur, épouse de Conrad Schets et surtout Christine Bertolf, femme de Joachim Hopperus, conseiller de Malines et plus tard Secrétaire de Philippe II, ce fut cette dernière qui communiqua à Dodonæus la figure du grand soleil qu'on nommait alors le Chrysanthème du Perou, cultivé en premier lieu à Madrid et envoyé bientôt dans les Pays-Bas (1).

Environ un siècle après, l'histoire des arts cite le nom de Marie Sybille de Merian, née à Francfort en 1647, et qui reçut de sa mère et d'Abraham Mignon, une éducation soignée; elle peignit les fleurs et les insectes avec une rare perfection et ses broderies imitaient la peinture; afin d'engager les dames à s'adonner au travail de l'aiguille, cette femme célèbre, obligée de fuir Nurenberg où elle demeurait, à cause des mauvaises affaires que s'y attirait son mari, publia un *nouveau livre de fleurs*, après avoir livré au public un ouvrage précieux, écrit en latin, et traduit en allemand, en français et dans la plupart des langues de l'Europe, *sur la naissance, les aliments et la métamorphose des chenilles* (2). Son goût pour l'histoire naturelle des insectes et des fleurs, était tellement vif, qu'elle partit en 1699, avec l'une de ses filles pour Surinam, d'où elle ne revient qu'au bout de deux ans, après y avoir dessiné une foule de coquilles, de papillons et de fleurs. Commelin (Gaspar) composa d'après

(1) Van Hulthem. Discours, pag. 16 voy. encore Dodonæus, Epilogus ad lectorem, pag. 304 — 305, qui termine son *Florum et coronariarum odoratorumque nonnullarum herbarum historia.* Antw. 1569. Dodonæus dedia ce livre à Hopperus.

(2) Erucarum ortus, alimentum et paradoxa metamorphosis. Nurenberg 1679 et 1683.

les observations de Sybille, le texte d'un nouvel ouvrage sur les métamorphoses des insectes de Surinam (1). Sa fille aînée, Jeanne-Hélène Graf, repartit pour l'Inde, l'année même du retour de sa mère, dans le but de compléter ce livre, mais ses notes ne purent servir qu'à la seconde fille de Marie Sybille qui mourut en 1717. Dorothée-Marie Graf qui connaissait parfaitement la langue hébraïque, publia en deux volumes cette *Histoire des insectes d'Europe et de Surinam*. Ces publications, dues au concours de trois femmes à jamais célèbres, ont été utiles au botanistes et l'on conserve encore à Londres, à St.-Pétersbourg, à Francfort et en Hollande les précieux vélins de ces trois dames (2).

Mais à propos de Sybille de Merian, je ne puis me dispenser de faire voir les rapports qui existent entre la broderie et la botanique. On ne sait pas assez, combien la mode de porter au seizième siècle des habits ornés de broderie, eut d'influence sous le règne de Henri IV sur les jardins botaniques. La reine et les femmes de la cour faisaient de l'art de broder une grande partie de leur passetemps; elles avaient imité les fleurs les plus communes: le goût de la nouveauté leur en fit rechercher d'autres, plus rares, plus difficiles à se procurer. Jean Robin, au fils duquel, Vespasien Robin, on a dédié le faux acacia (3), possédait un jardin qui fournissait aux besoins de la cour. Il existait sur le lieu nommé aujourd'hui la place Dauphine, où se trouve le monument élevé à Desaix, et ne renfermait que deux cents plan-

(1) Metamorphosis insectorum surinamensium. Amsterd. 1705.

(2) Biographie universelle. Merian. p. 266, tom. 28.

(3) Ce fut ce V. Robin qui introduisit le faux acacia en Europe. J'ai souvent ouï dire à mon premier professeur de botanique, le malheureux Adrien Dekin que le robinia qui se trouve au bas du jardin de l'ancienne cour des princes de Lorraine, le musée actuel de Bruxelles, avait été planté par l'introducteur lui-même. Cet arbre historique mériterait des soins particuliers de la commission chargée de la conservation des monuments publics, car un arbre est aussi un monument qui rappelle des faits historiques.

tes ; c'était néanmoins alors le seul jardin botanique de Paris, et nul doute que les demandes empressées des dames de la cour et de la reine n'aient excité Robin à y recueillir autant d'espèces exotiques qu'il le put (1).

Les reines de France eurent assez souvent l'occasion de favoriser par leur protection l'art du jardinage. C'est ainsi qu'on se rappelle que les cultures forcées firent de grands progrès sous le règne de Louis XIV. Aujourd'hui nous attachons peu d'importance à manger des figues, mûries sous nos climats, mais en 1730, ce fut une rareté dont la date mérite d'être consignée dans l'histoire des découvertes, que les figues mures, mangées pour la première fois, le 23 avril, par la reine de France et provenant du potager royal (2).

Une noble princesse polonaise, Isabelle Czartoryska, eut la gloire d'importer dans sa patrie, en 1780, le style des jardins anglais, autour de son palais à Pulhawa, sur les rives de la Vistule, à 17 milles anglais de Varsovie; elle amena d'Angleterre où elle avait séjourné long-temps un jardinier anglais et publia même un ouvrage en sa langue maternelle sur les jardins des îles Britanniques (3). Delille a chanté les charmes de l'Arcadie, vaste bien de campagne orné par la princesse Radzivill et situé aussi dans les environs de Varsovie.

Les impératrices de Russie ont égalé sous le rapport de la haute protection qu'elles accordaient à l'horticulture et à la botanique, les plus fameux souverains de l'Europe. « L'impératrice Anne, dit un historien moderne (4), plus jalouse de cultiver son empire et de connaître tous les trésors de la nature, que de

(1) Magdeleine de St-Agy dans des notes à l'Histoire des sciences naturelles, par Cuvier. tom. II, p. 183—191.

(2) Dictionnaire des origines, p. 500, Bruxelles 1832.

(3) Mysli Rozne o sposobie Zakladania Ogrodow. 1821, Loudon's Encyclopedia 267.

(4) De fatis et progressibus rei herbariæ, imprimis in imperio rutheno auct. Hoffmann. Moscoviæ 1823. Ferussac. Bulletin des Sc. nat, tom. III, p. 29.

l'étendre, envoya Trangott Gerber, administrateur du jardin botanique de Moscou, aux bords du Don et du Wolga, aux montagnes d'Orenbourg et de la Tartarie; mais plus importante encore était l'ambassade que l'impératrice envoya au Kamtchatka et aux côtes de l'Amérique, sous le commandement du fameux navigateur Vitus Bering, danois, qui fut accompagné des naturalistes J.-G. Gmelin et Etienne Kraschenninikow. » Catherine fit faire à son tour de grand voyages dans tout l'empire et dans l'Asie du Nord et favorisa de tout son pouvoir la science des fleurs (1).

Mais ce n'est pas sur les trônes seulement qu'il faut chercher les femmes qui ont exercé sur les destinées de la science une salutaire et honorable influence. Qui d'entre nous a oublié la jeune fille de Fahlun, mademoiselle More, dont Linnée, alors pauvre, et poursuivi par la jalousie de Rosen, s'était fait aimer? Qui oubliera jamais que cette jeune femme, pressentant tout ce que son amant pouvait devenir, lui donna quelques fonds pour qu'il passât en Hollande et s'y instruisit davantage, convaincue du reste, qu'un homme de sa probité et de son talent ne renoncerait jamais à la foi qu'ils s'étaient mutuellement jurée? C'est à une femme que la science des fleurs dut peut être la conservation et les travaux du plus grand législateur des sciences naturelles, d'un des plus grands génies que nos temps modernes aient produit. Qui parmi nous ignore encore qu'Elisabeth-Christine Linnée, la fille de l'immortel naturaliste, avait hérité de son père ce talent d'observation qui fait faire les plus belles découvertes, et que ce fut elle qui fit la première l'importante remarque que des plantes répandent quelquefois une matière inflammable qui peut se consumer en flammes brillantes sans nuire au végétal, et que des fleurs lancent le soir des lueurs que l'on croit être des étincelles électriques? Que d'observations intéressantes ne devrions nous pas à la finesse d'esprit qui est naturelle aux femmes bien élevées, si dans leur éducation, l'étude des sciences naturelles entrait pour quelque chose!

(1) Loudon's Encyclopedia p. 257.

Il est sans doute très remarquable, comme l'a fait observer Richard Pulteney que jusques dans ces derniers temps la médecine a du la collection la plus complète de figures des plantes propres à soulager et à guérir nos maux, au génie et à l'industrie d'une dame: Elisabeth Blacwell (1). Elle était fille d'un marchand des environs d'Aberdeen; son mari, Alexandre Blacwell, après avoir dissipé sa dot par des voyages, la retrouva après trois ans d'absence, fidèlle à ses devoirs et ne lui conservant pas la moindre rancune de ce procédé au moins singulier chez un jeune époux. Celui-ci se fit imprimeur, réussit mal, contracta des dettes, et fut mis en prison. Sa femme pour le tirer de l'infortune résolut de mettre à profit son talent de peindre et de graver, et guidée par les conseils de Sloane, de Mead et d'autres botanistes, elle entreprit un ouvrage gigantesque sur les plantes médicinales. De 1737 à 1739 elle publia ainsi deux volumes in-folio de cinq cents planches (2) représentant autant de plantes dont elle avait non seulement dessiné les originaux, mais encore gravé et colorié de sa propre main les épreuves. On conçoit que cette femme laborieuse devait tenir à ne pas perdre de temps, aussi se logea-t-elle vis-à-vis du jardin de la compagnie des apothicaires, à Chelsea. Cette publication et un ouvrage sur l'économie rurale publié par son mari lui-même tirèrent celui-ci de sa fâcheuse position; il fut appelé en Suède où sa mauvaise étoile le fit, à ce qu'il parait conspirer contre l'Etat, de manière qu'il finit par perdre la tête sur l'échafaud. Les botanistes ont dédié à la mémoire d'Élisabeth Blacwell un genre de beaux arbres de l'île de France, mais par une de ces bizarreries qu'on a trop souvent à déplorer dans l'histoire des sciences, on ne sait rien de la vie et de la mort de cette femme chez qui le talent, la science, la bonté et le dévouement étaient également dignes d'être cités.

(1) Esquisses historiques et biographiques des progrès de la Botanique en Angleterre par Pulteney. Paris, 1809 tom 11 p. 255.

(2) Curious herbal. Herbier curieux. Londres.

Les temps passés nous ont fourni de beaux exemples; l'histoire contemporaine nous livre encore des noms qui appelleront les éloges de la postérité. La Bavière cite avec orgueil le haut intérêt que porte à la Botanique, Mme Heppe qui consacre a cette science son temps et sa fortune. Son vaste jardin est un des plus beaux de l'Europe. Annuellement elle fait des voyages pour augmenter ses collections et tous les jardins de l'Europe ont reçu l'honneur de ses visites. Le nombre de plantes utiles que lui doit son pays natal est des plus considérables (1).

L'ancien pays de Liége a le droit de réclamer une autre illustration, je veux parler de Mademoiselle Libert de Malmedy qui vient de publier en notre ville, il y a peu de jours; le quatrième volume de ses cryptogames des Ardennes (2). Cette dame, habitant une petite ville où les ressources pour la science sont bien restreintes, s'est fait à juste titre un beau nom parmi les botanistes. L'origine de son goût pour les plantes est curieuse. Sa famille possédait depuis longtemps la recette d'un de ces remèdes composés uniquement de plantes sauvages; elle voulut les connaître de manière à éviter toute méprise et un de ses parents a qui elle s'adressa pour obtenir un ouvrage de botanique où ces plantes fussent décrites, lui donna un gros volume in-folio écrit en latin; c'était un Dodonée avec des figures en bois. Les figures lui firent reconnaître les espèces qu'elle cherchait, mais elle voulut comprendre le texte. Avec peu de secours mais douée d'une grande aptitude aux travaux de l'intelligence, elle sut bientôt le latin qu'elle écrit aujourd'hui avec une facilité qui n'est pas dépourvue d'élégance. La publication de ses mémoires l'a fait connaître du monde entier et une jolie plante de l'île de Cheloë lui a été dédiée sous le nom de *Libertia formosa* par le botaniste écossais Mr. Graham (2).

(1) Loudon's Encyclopedia p. 153.

(2) Edimbourg's Philosophical Journal 1833. octobre. — Horticulteur belge tom 11 p. 8.

En 1817, les Genevois voulaient construire un jardin botanique. L'histoire a conservé le souvenir de l'enthousiasme qui à cette occasion s'empara des dames de cette ville illustrée depuis si longtemps par une foule de célébrités. 35000 florins avaient été votés par l'Etat, 284 particuliers mus par un noble patriotisme se cotisèrent pour fournir une somme de 58000 florins; en moins de huit mois 120000 florins étaient prêts; et trois ans après 22000 florins avaient été réunis par de nouvelles souscriptions. Des habitants donnaient des étiquettes, des chassis, des plantes, une dame envoya soixante-dix espèces de saxifrages et des ouvriers eux-mêmes travaillaient sans salaire ou envoyaient des objets de leur industrie; en moins de trois ans le jardin de Genève, grâce au zèle et aux connaissances de Mr. Decandolle, devint un des plus renommés de l'Europe; mais pour qu'un jardin soit bien utile à la science, il faut qu'on y conserve une collection de dessins des plantes rares ou remarquables qui y fleurissent. En huit jours 110 personnes avaient fait 1000 dessins de la flore du Mexique et en 1821 les dames de Genève offrirent au jardin de leur ville 200 dessins sur vélin des plantes les plus rares. Les publications auxquelles ce travail, si digne d'éloges, donna naissance, ont fait mériter au généreux talent de ces dames une juste reconnaissance par tous ceux qui ont à cœur le progrès des sciences et des arts (1).

Voilà, Messieurs, quelques réflexions, quelques faits qui peuvent nous convaincre que la connaissance des plantes n'est pas inutile à l'éducation des femmes et que celles-ci sont appelées par la finesse de leur tact, leur entente des règles du bon gout, leur sentiment du beau et leur facile appréciation de l'utile, à jouer un beau rôle dans l'histoire de l'horticulture. L'Angleterre et l'Allemagne possèdent aujourd'hui d'excellents ouvrages de Botanique destinés à l'éducation des demoiselles et nous faisons des vœux pour qu'ils soient bientôt traduits dans notre langue; si nos

(1) Rapport sur la fondation du jardin botanique de Génève par Mr Decandolle. Génève 1821.

mères de famille, en coopérant au progrès de nos sociétés, montrent par leur exemple que la science des fleurs ne leur est pas étrangère, leurs filles en sentiront d'autant mieux les avantages qu'elles peuvent tirer de ces études. S'il est vrai, comme l'a dit une femme célèbre que *la sensation est nécesssaire à l'âme comme l'exercice au corps*, quelle influence ne doit pas avoir sur l'âme et sur l'intelligence la vue de ces admirables merveilles que nous offre le domaine des fleurs! Le moral reçoit insensiblement l'effet de ces jouissances pures et l'on devient meilleur en s'instruisant davantage!
